Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 2

Artikel: Claude Frey "Pour bien faire les choses il faut avoir de l'humour!"
Autor: Muller, Mariette / Frey, Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826031

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Incontournable conseiller national pendant plus de trois décennies, le radical neuchâtelois Claude Frey vient d'opérer un retour triomphal. Au théâtre, cette fois. D'une scène à l'autre, rencontre avec un homme de conviction.

CLAUDE FREY

«Pour bien faire les choses il faut avoir de l'humour!»

Son «Ecoutez» lancé d'une voix un peu nasillarde l'a définitivement rendu célèbre aux quatre coins de la Romandie. Cette notoriété-là, il la doit à l'humoriste Yann Lambiel et à l'émission de la radio romande *La Soupe est pleine*. Mais, côté humour, Claude Frey n'est pas en reste. Tout en rondeurs, l'œil malicieux et pétillant, le très populaire parlementaire fédéral ne s'est jamais montré avare de bons mots, ni de calembours. Sous la coupole ou dans la Salle des Pas-Perdus, il distillait avec un bonheur évident des petites phrases qui ont fait florès. «Les journalistes me disaient qu'en deux ou trois minutes, ils avaient ce qu'il leur fallait, alors qu'en une demi-heure, d'autres politiciens ne sortaient rien», se souvient Claude Frey. Pas la langue dans sa poche, le radical a su, comme personne, mettre les rieurs, de gauche ou de droite, de son côté. Mais derrière la pirouette et l'autodérision se cache bel et bien un homme de conviction.

Aujourd'hui, si le Neuchâtelois a quitté la scène politique, il n'est pas à la retraite pour autant. Les pantoufles et le fauteuil au coin du feu, ce sera pour plus tard. Il vient juste de poser son costume d'acteur, après avoir magistralement réussi un retour là où on ne l'attendait pas: sur les planches d'un théâtre, jouant dans une revue satirique. «Attention, je n'avais pas de plumes et pas de strass», précise-t-il. A nouveau sous les feux de la rampe, le «p'tit Frey», comme l'ont affectueusement surnommé ses électeurs, a multiplié les interviews. La presse écrite et tous les médias, y compris alémaniques, sont venus le voir. «J'ai même eu droit à un passage au journal de la Télévision tessinoise», dit-il, encore amusé par son succès. Il faut reconnaître que l'homme est plutôt disert et quand il ne les devance pas, il fait volontiers les questions... et les réponses.

– Il y a une année, vous avez définitivement tourné le dos à la politique, après y avoir consacré combien d'années de votre vie?

– Après trente-deux ans d'immersion. J'ai commencé comme secrétaire du groupe radical des Chambres en 1972. Ce poste venait de se créer, j'en étais le premier titulaire. Ça a été une expérience extraordinaire, j'avais 29 ans, et jusqu'à 32 ans, de 1972 à 1975, j'ai eu cette chance d'être au cœur de l'actualité fédérale. J'assumais le secrétariat de commissions, mais j'étais aussi le secrétaire d'un homme – Georges-André Chevallaz – qui a été un des grands conseillers fédéraux. J'ai quitté Berne en 1975 et j'y suis revenu en 1979, mais cette fois comme élu. Pendant douze ans, j'ai eu le double mandat de conseiller national et de membre de l'exécutif de la Ville de Neuchâtel, que j'ai quitté en 1991. J'avais un dicastère lourd, celui de l'urbanisme, mais c'était vraiment passionnant. Neuchâtel est une belle ville et avoir la possibilité d'agir professionnellement pour la mettre en valeur – la zone piétonne étant un des moyens – était un privilège. Ensuite, pendant douze autres années, j'étais à mi-temps parlementaire fédéral et dans l'économie. Ces deux 50% faisant deux cents et quelques pour cent.

Jean-Bernard Sieber/ARC

– L'exécutif cantonal ne vous a-t-il jamais tenté?

– La question s'est posée, une année et demie après mon entrée à la Ville, lorsqu'il s'est agi de la succession du conseiller d'Etat Carlos Grosjean. Je ne vous dis pas que j'aurais été choisi comme candidat, puis élu. Ce qui est sûr c'est que, d'emblée, j'ai dit non, parce je faisais de la politique au niveau d'un exécutif pour réaliser quelque chose. J'avais un programme. Je ne voulais pas quitter un siège pour en occuper un autre. Après la question ne s'est pas reposée.

– En parlant d'exécutif, il y en a un que vous manquez, c'est le Conseil fédéral.

– Oui, oui, bien sûr. Mais une élection au Conseil fédéral c'est un ensemble de circonstances. Cela se fait chaque fois en fonction du contexte. Prenez l'exemple de René Felber. Quelques mois avant, il n'y pensait même pas. Il voulait prendre sa retraite de conseiller d'Etat. Voyez Ruth Dreifuss, elle a eu quinze jours pendant lesquels elle était dans la ligne de mire. En revanche, d'autres, comme Chevallaz, ont échoué à une première élection et ont été élus la deuxième fois. Il faut avoir la volonté chevillée au corps et une ténacité d'insecte pour y aller. Incontestablement, Pascal Couchepin avait plus cette volonté que moi. Une élection ressemble à la roulette russe. Certains jouent leur vatout. Leur vie est réussie ou pas, en fonction de l'élection au Conseil fédéral. Ça, je ne l'ai jamais voulu. D'ailleurs après, je n'ai pas fait de dépression. Dans le fond, la politique et les choix de Pascal Couchepin, je les aurais faits aussi. Cette non-élection a été un carrefour, en aucune façon une impasse.

> «LA POLITIQUE ET LES CHOIX DE PASCAL COUCHEPIN, JE LES AURAIS FAITS AUSSI.»

– A vous entendre, on se rend compte qu'il y a une vie après la politique. Est-ce bien le cas?

– Incontestablement et Dieu sait si la politique a occupé ma vie. Il n'en reste pas moins que tout au long d'une existence, vous devez vous fixer des obstacles, des défis à surmonter. Une fois, j'ai fait du parachute, pour voir si j'avais le courage physique de sauter. Mais, pas fou, parce que je ne suis pas souple, j'ai quand même demandé à «atterrir» dans le lac! Ça, c'était pour voir si j'avais LA seconde d'hésitation.

– Un défi que vous venez de relever, c'est celui du théâtre. Comment y êtes-vous venu?

– Jean-Luc Nordmann, le patron de Manor à Fribourg, m'avait demandé, il y a trois ou quatre ans de jouer dans sa revue. A l'époque, je ne pouvais pas, parce que comme parlementaire, je refusais le mélange des genres. Le rire doit être sans arrière-pensée pour les gens qui viennent voir le spectacle. Il ne fallait pas qu'ils puissent se dire que je faisais ça dans le but d'obtenir des suffrages. L'été passé, Jean-Luc Nordmann m'a reposé la question. J'ai hésité. Si je disais non, c'était une réponse de confort. Si je disais oui, c'était un vrai défi. Je risquais vraiment de rater. Et trente ans de politique, pour finir par un flop... L'artiste travaille sans filet!

– Vous dites que vous n'aimez pas le mélange des genres, mais quand vous étiez au Parlement, c'était aussi une forme de scène. Ne faisiez-vous pas une sorte de show?

– Ah! c'est tout différent. Ce n'est pas un show. Je suis convaincu que pour bien faire les choses, il faut aussi avoir de l'humour. Ceux qui n'ont pas le sens de l'humour, il leur manque une dimension. Ils croient que c'est sérieux, mais c'est simplement terne et gris. Le gris souris rassure. A mon sens, l'humour est nécessaire dans la vie, en particulier pour prendre un peu de recul. L'humour vous permet de mieux supporter certaines choses. La politique, c'est dur. Vous êtes sans arrêt attaqué. J'ai beaucoup attaqué, donc j'ai aussi beaucoup reçu! Je suis couturé de partout!

– Ce manque d'humour, d'autodérision, est-ce propre à la Suisse?

– Un Delamuraz avait de l'humour. Il y a une expression que je n'aime pas du tout, c'est «les Welches légers». Mon père était Suisse allemand. J'ai donc des racines suisses alémaniques. Pour certaines personnes, quand on parle d'économie, c'est un truc sérieux, réservé aux élus – dans tous les sens du terme – de Zurich et d'ailleurs. Pourtant, regardez tous ceux qui ont fait des erreurs en économie où on les retrouve ensuite. C'est quand même surprenant, qu'il n'y ait pas de sanctions, pire que ça qu'il y ait des parachutes dorés. Je suis profondément libéral, mais le libéralisme sans la responsabilité, c'est la négation du libéralisme. Que des gens soient bien rémunérés quand ils créent des dizaines, des centaines ou des milliers d'emplois, ça ne me gêne pas. Mais quand ils échouent du fait d'erreurs stratégiques et qu'ils s'en sortent

avec des remerciements pécuniaires, là je suis choqué. Cela va à l'encontre d'un régime libéral bien compris.

– Parlons un peu de votre choix du Parti radical. Vous êtes issu d'un milieu relativement modeste, votre père était coiffeur...

– Oui et ma mère travaillait à domicile. Elle avait fait le technicum, comme on disait à l'époque. Elle était régleuse dans l'horlogerie.

– Pourquoi avoir choisi le Parti radical, qui est quand même le parti des nantis?

– Non, c'est un parti populaire. Historiquement, vous ne tenez pas 150 ans et plus, en étant le parti des nantis, car il y a toujours des retours de balanciers. Le Parti radical est pour moi, celui qui exprimait le mieux, sur le plan suisse, les idées de liberté et de responsabilité individuelle. Je n'ai rien du tout contre ceux qui demandent des bourses parce qu'ils y ont droit. Quand je faisais mes études, j'y aurais eu droit, mais avec mes parents, on avait pris une autre option: je travaillais pendant mes vacances. J'avais des amis qui sont devenus de grands socialistes devant l'Eternel – qui l'étaient déjà à l'époque – et qui recevaient une bourse. Ils y avaient droit. Absolument. Pendant leurs vacances, ils pouvaient faire des voyages. Ils allaient en Suède examiner le modèle suédois. Moi, pendant ce temps, je travaillais. C'est un choix que j'avais fait à titre personnel. Pour moi, l'idée de responsabilité individuelle, c'est quelque chose de très important. Elle se perd de plus en plus, parce qu'on est de plus en plus dans une société qui attend quelque chose de l'Etat.

« Pour moi, la responsabilité individuelle est quelque chose de très important. »

– L'Etat ne doit-il pas avoir une dimension sociale?

– Bien évidemment, il doit y avoir une dimension sociale. C'est faux de croire que la gauche a le monopole du cœur. Je rappelle quand même que l'AVS – on n'aime pas quand on le dit – est une œuvre radicale. Le développement s'est fait ensuite au travers d'un homme remarquable qui était Hans-Peter Tschudi, un socialiste. Mais ce développement a été possible dans un gouvernement qui faisait une politique de droite. C'était à l'époque un Conseil fédéral collégial. Ce qui n'est plus du tout le cas maintenant.

– Sur le plan social, on constate aujourd'hui une volonté de régression, quand on pense par exemple à l'augmentation de l'âge de la retraite. Quel est votre sentiment là-dessus?

– La régression, c'est quoi? Prenons l'âge de la retraite. On ne peut pas assurer l'avenir en conservant simplement ce qui existe. Le problème est simple, il est tragiquement simple. Vous avez une population active qui diminue, mais c'est elle qui paie les cotisations pour toute la population qui a droit à la retraite. D'autre part, l'espérance de vie ne cesse d'augmenter. Il n'y a que trois possibilités ou un mixte des trois: vous pouvez régresser, c'est-à-dire diminuer les retraites; vous pouvez augmenter les cotisations, donc augmenter la part de ceux qui travaillent pour ceux qui ne travaillent pas ou bien vous pouvez demander à chacun de travailler un peu plus longtemps. Augmenter les cotisations, on en voit bien les limites. Je vous rappelle qu'on est quand même dans un système où les prélèvements obligatoires sont énormes. Beaucoup de monde travaille jusqu'au 30 juin pour l'Etat et commence à travailler pour soi à partir du 1er juillet!

– Au café du Commerce, on entend souvent dire: les riches sont toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres. Que vous inspire cette affirmation?

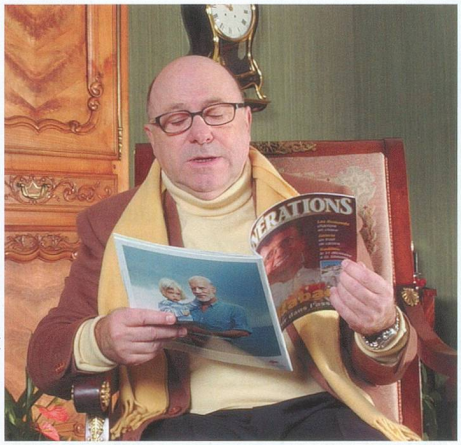
Claude Frey: la retraite sans pantoufles dans sa villa d'Auvernier.

Mes préférences

Une couleur	Rouge
Une fleur	Les pois de senteur
Un plat	La cuisine chinoise
Un peintre	Marquet
Un livre	*Le Journal* de Jules Renard
Un musicien	Mozart
Un film	*Le Cercle des Poètes disparus*
Une qualité humaine	La générosité au sens large
Un animal	Le teckel
Une gourmandise	Le chocolat

Du 31 janvier au 4 février à 13h30, Claude Frey est l'invité de *Photos de famille* sur TSR1.

«La situation des personnes âgées demeure difficile!»



Photos Philippe Dutoit

– Elle est fausse. Mais c'est vrai que les riches, s'ils ont fait de bons placements, sont toujours plus riches. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de pauvreté, quand on pense aux working poors, par exemple. Je dis que relativement – c'est vrai que les gens qui sont pauvres n'apprécient pas le relatif – on ne vit pas de la même façon qu'il a vingt, trente ou cinquante ans. Bien sûr, il y a toujours des cas tragiques. Il peut y en avoir un peu plus, parce qu'on est dans une société toujours plus dure, que je n'apprécie pas sur ce plan-là. Il y a de moins en moins de patrons et de plus en plus de managers. La grande différence est une différence humaine. Un patron, c'est quelqu'un qui voit le long terme pour son entreprise. Les managers sont tous interchangeables. Ils ont tous été formés dans les mêmes écoles, ils ont tous des MBA, etc., et ils feront tous les mêmes erreurs en même temps. Ils passent de la fabrication de soutiens-gorges à la fabrication de voitures pour revenir dans un autre domaine. Ils ont tous deux ou trois années de vie dans un poste, dont la première est décisive. Ils doivent faire quelque chose pour montrer qu'ils sont entreprenants et dynamiques. Alors qu'est-ce qu'ils font? Ils changent ce qui existe, parce qu'il faut changer. Ça vous fait une rentabilité basée sur le court terme et ça c'est la négation de l'entreprise.

« Je ne dis pas qu'on vit dans le meilleur des mondes. »

– Vous admettez tout de même qu'il y a des personnes qui vivent difficilement.

– Je ne dis pas qu'on vit dans le meilleur des mondes. Mais je crois que nous sommes dans une société qui a permis par l'hygiène qu'on vive plus longtemps, qui a permis, même avec de grosses cotisations, d'avoir des soins largement dispensés – et ça coûte! –, qui a permis aux personnes l'âge venant d'entrer des établissements prévus pour elles. Ce n'est pas toujours ce qu'il y a de mieux, mais ce sont des possibilités qui ont été développées. Il n'en reste pas moins vrai que la situation des personnes âgées demeure difficile. La mort du conjoint, des changements de mode de vie, ce sont des épreuves pénibles. L'AVS, c'est peu, mais c'est quand même un minimum qui n'existait pas il y a quelques générations. C'est pourquoi je citais l'exemple de Tschudi qui a su saisir une opportunité favorable. Heureusement, car si on avait eu une chiffe molle à ce moment-là, on n'aurait fait pas ces progrès. Et les chiffes molles, vous en avez à gauche et à droite.

– En ce moment?

– Oh oui! Mais la chiffe molle de gauche, c'est plutôt un dandy qui pose bien sur les photos!

– Votre propre vieillesse, comment la voyez-vous?

– Pour le moment, je la vois devant moi! Je m'y prépare. Quand je relève un défi, je sais qu'il y en aura un autre, qui est autrement plus difficile: réussir la quatrième, voire la cinquième partie de la vie. Cette partie-là est un des éléments essentiels, constitutifs de la réussite ou de l'échec d'une vie. Dans le fond, l'homme – au sens large – ne sait s'il a réussi sa vie qu'à la dernière seconde. On est mis à l'épreuve tout au long de son existence et en particulier quand on passe de la vie active à une autre vie, celle de retraité.

– Ne pas avoir eu d'enfants, est-ce un regret?

– Je suis divorcé de ma première épouse et je n'ai pas eu d'enfants. La vie de politicien est très contraignante. Alors, bien sûr, c'est un regret. Il est fortement atténué dans la mesure où les deux enfants de Marie-Françoise, que j'ai épousée il y a dix ans, s'ils ne sont pas mes enfants, me sont très proches. Et maintenant, il y a Grégoire, le petit-fils. Je suis devenu «grand-papa Claude». Il n'y a rien de génétique, mais ça ne se réduit pas qu'à ça... Il est vraiment comme mon petit-fils. Dans la vie politique, j'en ai tellement vu qui ont peu profité de leur famille.

– Etes-vous un homme heureux?

– Mon ambition n'est pas d'être heureux, parce qu'heureux ça suppose toujours un équilibre. Tout dépend de la définition du bonheur. Pour moi, le bonheur c'est peut-être un déséquilibre en avant. Je veux dire par là que je suis heureux quand j'ai réussi quelque chose, quand j'ai surmonté quelque chose, quand j'ai pu créer quelque chose. Sur ce plan-là, incontestablement, je suis heureux. Mais le bonheur, ce n'est pas le long fleuve tranquille.

Propos recueillis par Mariette Muller